



Silhouettes

Printemps 2021
Numéro 51

Les Associés des Archives provinciales du Nouveau-Brunswick



LES EXTER- NATS

INDIENS FÉDÉRAUX
DU NOUVEAU-BRUNSWICK

(ISSN 1201-8333) est publié deux fois par année. Adressez vos demandes de renseignements ou vos articles pour le bulletin à

Archives provinciales du Nouveau-Brunswick,
C.P. 6000, Fredericton,
Nouveau-Brunswick, E3B 5H1
ou par courriel à : archivesNB@gnb.ca

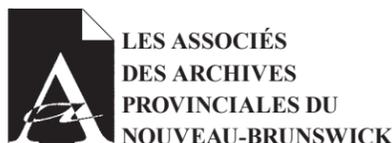
**LE CONSEIL D' ADMINISTRATION
des Associés des Archives provinciales
du Nouveau-Brunswick**

est constitué de membres du public qui collaborent bénévolement aux activités des Archives provinciales.

Les directeurs/ directrices sont:

Bernard-Marie Thériault, président
Cyril Donahue
Fred Farrell
Gail Campbell
Gwendolyn Davies
Joan K. Pearce
John Thompson
Joseph Day
Marion Beyea
Nancy F. Vogan
Philip Christie

SI VOUS VOULEZ devenir Associé, remplissez la formule ci-incluse ou visitez le site Web des Associés des Archives provinciales du Nouveau-Brunswick pour plus d'information. Nous acceptons les dons. Des reçus aux fins d'impôt seront remis.



**LES ASSOCIÉS
DES ARCHIVES
PROVINCIALES DU
NOUVEAU-BRUNSWICK**

C.P. 6000
Fredericton, NB E3B 5H1
Téléphone: (506) 453-2122
Courriel: archivesNB@gnb.ca
Site Web:
http://archives.gnb.ca/Associates/

Coordination : Meredith J. Batt
Conception graphique : Jeannie Lauzon
Imprimé par Rocket

LES EXTERNATS INDIENS FÉDÉRAUX DU NOUVEAU-BRUNSWICK

Entre les années 1870 et 1930, le gouvernement fédéral a établi des externats indiens dans l'ensemble du Canada.¹ Encore récemment, le Nouveau-Brunswick en comptait dix en activité. Ce n'est qu'en 1993 que le dernier externat a fermé ses portes. Quelque 200 000 enfants des Premières Nations sont allés dans des externats au Canada.² Les externats indiens fédéraux ont constitué la pièce maîtresse du plan dressé par le gouvernement fédéral pour assimiler les peuples autochtones à la société coloniale.³

En 1842, Moses H. Perley, commissaire des Indiens, a rédigé un rapport favorable à l'éducation des enfants autochtones à la manière des « colons ». Ce partisan des droits des Autochtones a cru qu'une telle éducation mettrait fin à la ségrégation raciale et formerait une nouvelle génération parfaite.⁴ Dès le lendemain de la Confédération en 1867, une politique éducative autochtone se préparait. Le gouvernement fédéral a encouragé la création des externats craignant que les peuples autochtones ne se conforment pas aux « valeurs canadiennes ».⁵ Ces valeurs canadiennes renvoient à la culture des colonisateurs européens, arrivés en Amérique du Nord avec leurs langues, leurs religions et leurs coutumes. Le gouvernement a exercé une autorité oppressive en faisant régner ces « valeurs canadiennes », fomentant le génocide culturel et se livrant à l'éradication de la culture de groupes minoritaires, voire à un nettoyage. L'objectif ultime était d'imposer aux peuples autochtones la culture dominante des colonisateurs. Les externats devaient suivre le modèle des écoles rurales nord-américaines.⁶ Ils avaient pour mandat d'assimiler les enfants pour qu'ils deviennent des adultes correspondant aux normes et au mode de vie de leurs colonisateurs.

Photo de couverture : Enfants wolastoqiyik de la réserve de Sitsansiks (St. Mary's) située au nord de Fredericton, en route pour l'école avec des livres et des planches d'ardoise, dans les années 1890. (Fonds George Taylor no P5-81)

¹ W. D. Hamilton, *The Federal Indian Day Schools of the Maritimes*, Fredericton, N.-B., Micmac-Maliseet Institute, 1986, p. 1.

² Gouvernement du Canada, « Début du processus des demandes liées à la Convention de règlement relative aux externats indiens fédéraux : La convention de règlement approuvée prévoit le versement d'indemnités et de fonds pour la guérison et la commémoration », *Canada.ca* (en ligne), 13 janvier 2020, www.canada.ca/fr/relations-couronne-autochtones-affaires-nord/nouvelles/2020/01/debut-du-processus-des-demandes-liees-a-la-convention-de-reglement-relative-aux-externats-indiens-federaux.html.

³ Même si le terme « Indien » n'est pas approprié, il est utilisé ici parce qu'il s'inscrit à l'intérieur d'un contexte historique. Le gouvernement du Canada appelait officiellement les écoles de ce type des « externats indiens fédéraux ».

⁴ W. D. Hamilton, *The Federal Indian Day Schools of the Maritimes*, Fredericton, N.-B., Micmac-Maliseet Institute, 1986, p. 7.

⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶ *Ibid.*



Élèves de l'externat de Natoaganeg (Eel Ground) avec leur enseignante, le 19 mai 1917. (Fonds de la famille Flett, MC1056, boîte 3, fiche 9/G)

Les dix externats du Nouveau-Brunswick se trouvaient dans les collectivités suivantes : Big Cove, Burnt Church, Edmundston, Eel Ground, Eel River, Indian Island, Oromocto, Red Bank, St. Mary's et Tobique. Ils étaient sous la supervision d'agents des Indiens qui faisaient des visites fréquentes des lieux. Ces agents des Indiens étaient [traduction] « chargés de la dotation en personnel et de la surveillance quotidienne ainsi que de la gestion des répercussions des membres défaillants du corps enseignant sur la communauté et de son mécontentement ».⁷ Leur responsabilité première n'était pas de veiller au bien-être des élèves, mais de servir les desseins d'assimilation du gouvernement en veillant au bon fonctionnement des externats.

Selon le gouvernement fédéral, l'un des principaux problèmes liés aux externats était leur faible taux de fréquentation : le taux moyen quotidien était de 44 %.⁸ Pour remédier à ce problème, la solution consistait à créer des pensionnats industriels indiens. Il s'agissait de pensionnats destinés à annihiler l'influence de la réserve sur la vie des enfants autochtones. Cela revenait à les priver de leur langue, de leur spiritualité et de tout autre signifiant

culturel. L'assimilation des Autochtones à la société de l'époque étant l'aboutissement visé. Le pensionnat le plus près du Nouveau-Brunswick était celui de Shubenacadie situé dans le village du même nom, en Nouvelle-Écosse. La fréquentation des externats dans l'ensemble du Canada a progressé à mesure que les parents d'enfants autochtones s'opposaient aux pensionnats. Il est bien connu que les pensionnats ont été le théâtre de multiples abus; malheureusement, l'histoire s'est répétée dans les externats. En plus d'être assimilés et dépossédés de leur culture autochtone, de nombreux élèves y ont subi des violences verbales, physiques et sexuelles de la part des personnes chargées

⁷ Martha E. Walls, « '[T]he teacher that cannot understand their language should not be allowed': Colonialism, Resistance, and Female Mi'kmaw Teachers in New Brunswick Day Schools, 1900-1923 », *Journal of the Canadian Historical Association = Revue de la société historique du Canada* (en ligne), 2011, vol. 22, n° 1, p. 50, www.erudit.org/en/journals/jcha/2011-v22-n1-jcha080/1008957ar.pdf.

⁸ W. D. Hamilton, *The Federal Indian Day Schools of the Maritimes*, Fredericton, N.-B., Micmac-Maliseet Institute, 1986, p. 13.

de les éduquer. Les traumatismes vécus dans ces externats perdureront bien longtemps après la fermeture de leurs portes.

Le personnel enseignant des externats indiens se composait principalement de personnes blanches, professant une forme de christianisme, la majorité étant de confession catholique, méthodiste, presbytérienne ou anglicane. Or, ces personnes ne détenaient pas toutes un brevet. Puisqu'il était difficile de pourvoir aux postes d'enseignement dans une réserve, nombre de personnes du corps enseignant étaient sous-qualifiées. L'on devine que l'« éducation », nommément la scolarisation des enfants, n'a jamais été la priorité du gouvernement fédéral. Bien que la plupart des enseignants des externats étaient de race blanche, six femmes Mi'kmaq de Restigouche, au Québec, sont venues enseigner au Nouveau-Brunswick de 1903 à 1923.⁹ Ces femmes, Mary, Rebecca, Martha, Margaret et Alma Isaacs ainsi que Rita Gédéon faisaient figure d'exceptions. En effet, les emplois, déjà rares pour les Autochtones, étaient rarissimes pour les femmes autochtones.¹⁰ Éduquées dans un couvent, les sœurs Isaacs et Rita Gédéon avaient passé leur brevet d'enseignement. Mary Isaacs a d'ailleurs été la première personne autochtone à l'obtenir.¹¹ Le gouvernement fédéral hésitait à embaucher des Autochtones pour enseigner dans les externats, car cela allait à l'encontre de l'objectif fixé – détacher les élèves de leur culture. Cependant, comme il était difficile de pourvoir ces postes, les six éducatrices autochtones ont été embauchées. Les sœurs Issacs et Rita Gédéon ont enseigné aux externats des Premières Nations d'Elsipogtog (Big Cove), d'Es-genoopetitj (Burnt Church), de Kingsclear, de Natoaganeg (Eel Ground) et de Metepenagiag (Red Bank). Leur

⁹ Martha E. Walls, « '[T]he teacher that cannot understand their language should not be allowed': Colonialism, Resistance, and Female Mi'kmaq Teachers in New Brunswick Day Schools, 1900-1923 », *Journal of the Canadian Historical Association = Revue de la société historique du Canada* (en ligne), 2011, vol. 22, n° 1, p. 36, www.erudit.org/en/journals/jcha/2011-v22-n1-jcha080/1008957ar.pdf

¹⁰ *Ibid.*, p. 42.

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

¹² *Ibid.*, p. 45-46.

¹³ *Ibid.*, p. 48.

¹⁴ *Ibid.*, p. 50.

¹⁵ Gouvernement du Canada, « Début du processus des demandes liées à la Convention de règlement relative aux externats indiens fédéraux : La convention de règlement approuvée prévoit le versement d'indemnités et de fonds pour la guérison et la commémoration », *Canada.ca* (en ligne), 13 janvier 2020, www.canada.ca/fr/relations-couronne-autochtones-affaires-nord/nouvelles/2020/01/debut-du-processus-des-demandes-liees-a-la-convention-de-reglement-relative-aux-externats-indiens-federaux.html.

philosophie différait de celle des autres membres du corps enseignant. Les sœurs Isaacs et Rita Gédéon ont participé au projet d'assimilation des élèves du gouvernement fédéral, mais elles ont utilisé leur rôle pour exiger l'emploi de la langue mi'kmaq dans les classes.¹² Les parents faisaient valoir que le recours à la langue mi'kmaq ne pouvait qu'être bénéfique à l'éducation des enfants, qui comprendraient plus facilement les consignes si elles étaient formulées dans leur langue maternelle.¹³ Quand Ottawa a lancé la politique de l'anglais comme seule langue d'enseignement, les enseignantes n'ont pas cessé pour autant d'utiliser le mi'kmaq. Elles ont enseigné dans leur langue maternelle, défiant l'interdiction énoncée par les fonctionnaires fédéraux.¹⁴

Un processus de demande de règlement pour les survivants des externats indiens fédéraux a été enclenché le 13 janvier 2020. Il poursuit deux buts : aider les personnes ayant fréquenté les externats indiens à obtenir justice pour les préjudices subis afin de favoriser leur guérison et reconnaître solennellement ces externats comme faisant partie de l'histoire du Nouveau-Brunswick.¹⁵ Le règlement éventuel passe par la responsabilisation; la réconciliation exigera des Canadiens et des Canadiennes d'approfondir leurs connaissances des actions du gouvernement fédéral et de comprendre les traumatismes vécus par la population autochtone. ■

LILY O'SHEA

Bibliographie

GOUVERNEMENT DU CANADA. « Début du processus des demandes liées à la Convention de règlement relative aux externats indiens fédéraux : La convention de règlement approuvée prévoit le versement d'indemnités et de fonds pour la guérison et la commémoration », *Canada.ca* (en ligne), 13 janvier 2020, <https://www.canada.ca/fr/relations-couronne-autochtones-affaires-nord/nouvelles/2020/01/debut-du-processus-des-demandes-liees-a-la-convention-de-reglement-relative-aux-externats-indiens-federaux.html>.

HAMILTON, W. D. *The Federal Indian Day Schools of the Maritimes*, Fredericton, N.-B., Micmac and Maliseet Institute, 1986.

WALLS, Martha E. « '[T]he teacher that cannot understand their language should not be allowed': Colonialism, Resistance, and Female Mi'kmaq Teachers in New Brunswick Day Schools, 1900-1923 », *Journal of the Canadian Historical Association = Revue de la société historique du Canada*, vol. 22, n° 1 (2011), p. 35-67.

INTÉGRATION DE LA CULTURE, DES CONNAISSANCES ET DES TRADITIONS AUTOCHTONES : Un guide pour comprendre l'intersection entre Archives et l'histoire autochtone au Nouveau-Brunswick

est maintenant disponible sur le site Web des APNB.

<https://archives.gnb.ca/ResearchTools/ICKT/default.aspx?culture=fr-CA>

New Brunswick

Integration of Indigenous Culture, Knowledge and Traditions

A Guide for Understanding the Intersection of Archives and Indigenous History in New Brunswick

Issued October 2020

Le guide a pour but de fournir du matériel et des ressources pédagogiques qui se trouvent aux Archives provinciales et qui portent sur des éléments de l'histoire et de la culture des peuples et des collectivités autochtones au Nouveau-Brunswick. Le guide aborde quatre thèmes principaux : les terres des réserves autochtones traditionnelles dans la région du Nouveau-Brunswick, les pratiques et les cérémonies autochtones traditionnelles, les langues autochtones et les formes historiques de communication et le gouvernement du Nouveau-Brunswick et les personnes identifiées comme autochtones.

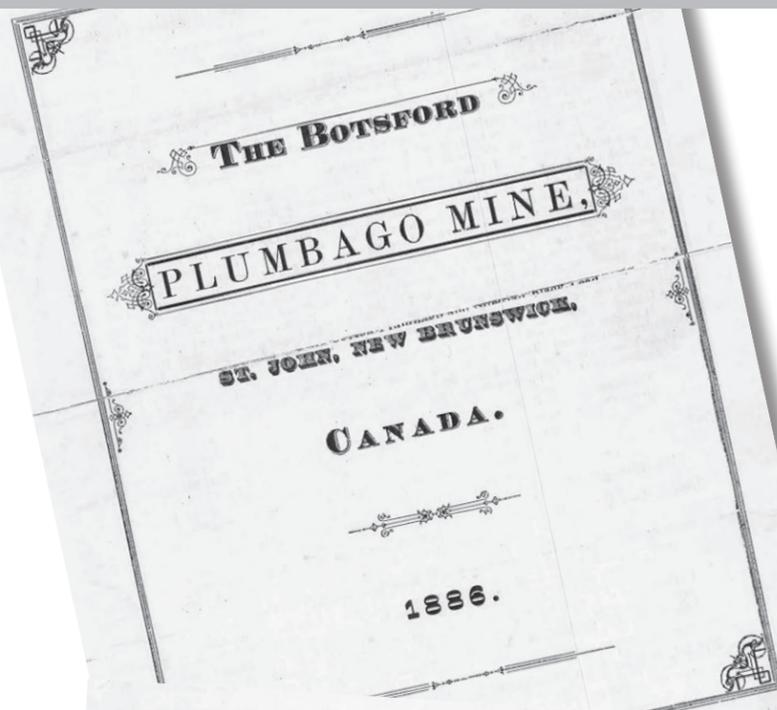
Le guide est un projet de Leanne Hudson, étudiante mi'kmaq à l'Université St. Thomas. Elle a créé le guide dans le cadre d'un stage à la Commission de vérité et de réconciliation aux Archives provinciales. Le guide comprend également des illustrations de Megan Gallant, artiste autochtone vivant en Nouvelle-Écosse.



Leanne Hudson, auteure du guide de l'Intégration de la culture, des connaissances et des traditions autochtones.

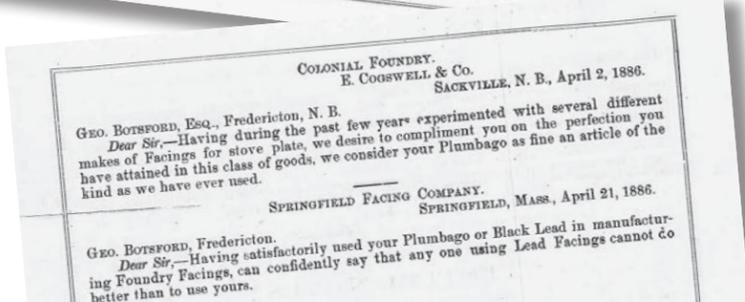
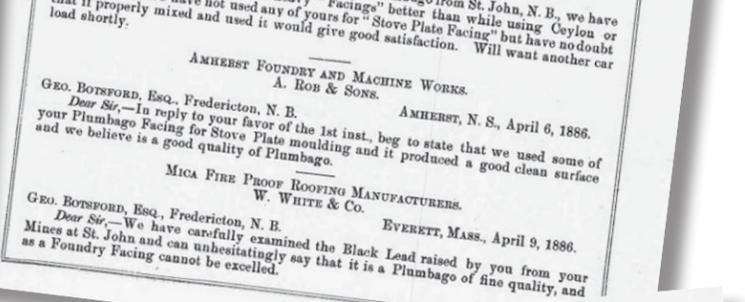
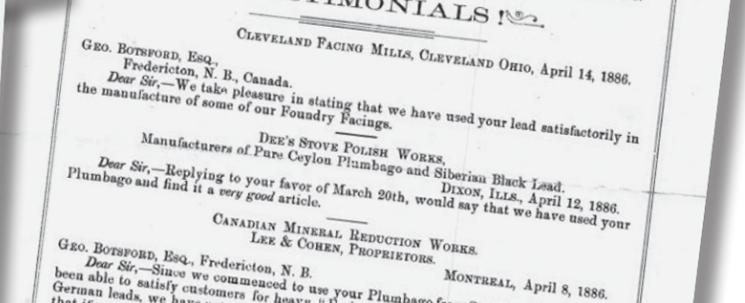
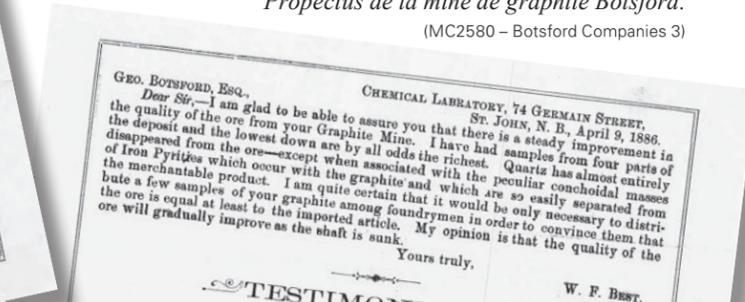
MINE DE GRAPHITE

BOTSFORD ET AUTRES



En travaillant aux Archives, en traitant les cartes et les plans d'arpentage, en répondant aux demandes de renseignements et en aidant les chercheurs et le personnel dans leur travail et d'autres projets, vous trouvez toujours quelque chose d'intéressant. J'ai toujours été fasciné par les roches et les minéraux, les fossiles, les volcans et les tremblements de terre. Lorsque j'étais plus jeune, je collectionnais toute une panoplie de roches intéressantes lors de nos nombreuses visites à Saint John et dans les environs, ainsi que sur la presqu'île de Kennebecasis. La plupart des

Propectus de la mine de graphite Botsford.
(MC2580 – Botsford Companies 3)



The Botsford Plumbago Mine,
ST. JOHN, N. B. CANADA.

This Mine was opened in 1880 by hand work. The shaft was sunk forty feet when 20 or 25 feet, and now is 15 feet wide with walls of solid rock, widening out as the excavation proceeds downwards. This vein has been followed longitudinally about 70 feet. The full depth of the deposit has not been reached, but it indicates a very large supply of improving quality as it is being developed. It is now operated by steam power and large quantities can be supplied to consumers.

The facilities for shipment by water or railroad could not well be greater. The Mine is three quarters of a mile from the New Brunswick Railway Station at Fairville, St. John, and one and one-half miles from the Intercolonial Railway Station at Fairville, City; besides which, the Centlivier Railroad Bridge over the falls at the mouth of the River St. John, lately finished, and connecting the Dominion and United States Railways, runs over a part of the property some three hundred yards from the Mine, and when the contemplated siding is built will materially increase facilities of transit from the Mine. The Mine also is only 300 yards from a wharf above the falls, and 600 yards from the wharves below the falls in the Harbour of St. John, where the article can be shipped, or when preferred, at the Steamboat wharf in the City. Parties wishing any quantity of road stations, as above stated, at exceptionally moderate rates, being duty free entering the United States.

It is now being used by several large houses in the United States and in Canada for Foundry Facings and Stove Polish, and is also available for making coloring matter, Rubber Goods and Fire Proof Paint, &c., &c.

Analysis of this Plumbago made 16th August, 1882:

Moisture,.....	Per Cent.
Graphite,.....	1.50
Slate,.....	47.28
.....	51.22
.....	100.00

This, when ground, will make a good article of Facing for Foundry use.
Boston, Mass.

S. P. SHARPLES,
State Assayer.

Analysis made by the Dominion Assayer for New Brunswick:

GRAPHITE (PLUMBAGO).	
Carbon,.....	78.26
Ash,.....	21.40
Volatile Matter, Sulphur, &c.,.....	5.34
.....	100.00

The Ash contains Silica Alumina and Iron (Slate and Iron Pyrites).
Examined July 17th, 1885.
W. F. Best.

roches ne sont jamais arrivées à la maison avec moi, car on me disait que nous avions assez de poids dans la voiture avec nous tous et les valises! Par conséquent, j'ai toujours dû être assez sélectif sur mes choix au moment du départ. Malgré mes efforts infructueux, je ne peux m'empêcher de me passionner pour le sujet. Je dois remercier ma mère pour cette obsession, qui avait l'habitude de ramasser les vieilles roches polies par les vagues, et une tante qui a contribué à alimenter le feu en m'envoyant des roches et des minéraux par colis postal!

En parcourant certains instruments de recherche, je suis tombé sur le fonds d'archives MC1547 « *Plumbago Mine* » (Mine de graphite). Il s'agit du document MS1 « *History of Plumbago Mine* » (Historique de la mine de graphite) – deux pages et demie de notes provenant de diverses sources; document MS2 « *Shipping Records* » (Registres d'expédition), du 4 juillet 1885 au 14 septembre 1885 – les dates de référencement, l'endroit où le graphite a été expédié et le nombre de livres ou de tonnes; et le document MS3 « *Listing of Documents Pertaining to the Workings of the Old Plumbago Mine* » (Liste des documents relatifs à l'exploitation de l'ancienne mine de graphite) – quatre pages dactylographiées de 1884 à 1890. C'était juste assez pour raviver mon enthousiasme d'antan, mais cela ne m'a pas fourni beaucoup d'informations sur la mine elle-même. Je crois que le contenu réel noté dans le document MS3 du fonds d'archives MC1547 se trouve aux Archives du Musée du Nouveau-Brunswick, à Saint John, dans le fonds d'archives « *Plumbago Mines* » (Mines de graphite) de 1884 à 1904.

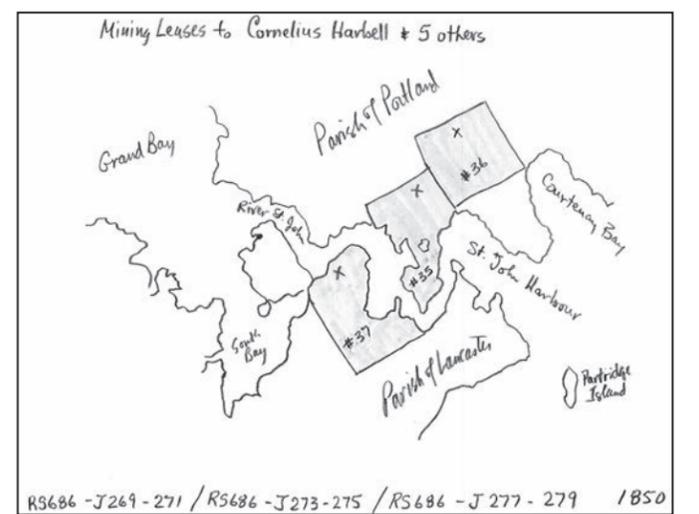
J'ai continué à chercher dans nos collections et nos fonds d'archives pour obtenir plus d'informations, et cela m'a conduit à un nombre croissant de personnes travaillant dans différentes mines de graphite se trouvant à proximité l'une de l'autre de façon sporadique pendant une longue période. Au départ, j'avais l'intention d'écrire sur toutes les mines de graphite situées dans les environs des chutes réversibles de la région de la paroisse de Portland de Split Rock – Marble Cove, mais le volume d'informations était trop important. J'ai pensé qu'il était préférable de me concentrer sur la mine que j'ai découverte pour la première fois et de mentionner brièvement les autres, car elles jouaient encore un rôle important dans l'exploitation du graphite dans cette région.

La plumbagine est un ancien mot désignant ce que l'on appelait affectueusement la « mine de plomb » (différente du plomb réel) ou plus communément connue aujourd'hui sous le nom de graphite, qui est toujours utilisé dans les crayons et également utilisé pour le noircissement ou le poli des poêles, les revêtements de fonderie, les matériaux de couverture, les creusets, les garnitures de vapeur, les sièges de soupape, la lubrification et la peinture ignifuge, entre

autres. Les termes « plumbagine », « mine de plomb », et occasionnellement « graphite » ont été utilisés de façon interchangeable dans les divers articles, documents, coupures de presse et rapports que j'ai examinés.

On a trouvé du graphite dans la région de Fort Howe Hill dès 1838, mais apparemment il n'a jamais été exploité. Le premier gisement enregistré par le D^r Abraham Gesner, en sa qualité de géologue provincial, remonte à 1840. La première mention de l'exploitation du graphite trouvée concerne trois baux miniers, dans le RS686 « *New Brunswick Land Grants* » (Concessions de terres du Nouveau-Brunswick) (RS686-J269-271 - Permis d'exploitation minière n° 35, RS686-J273-275 - Permis d'exploitation minière n° 36, et RS686-J277-279 - Permis d'exploitation minière n° 37), tous accordés le 5 novembre 1850 pour une période de 25 ans.

Ils étaient destinés à l'exploitation minière de presque tout ce qui pouvait être exploité et ont été accordés à « Cornelius Harbell et à cinq autres personnes ». Les autres, mentionnés dans les trois permis, étaient Joseph Maher – arpenteur-géomètre de Lumber, Edwin Ketchum – ven-



Carte montrant les permis d'exploitation minière pour Cornelius Harbell et 5 autres. (RS686)

deur de navires, Thomas M. Smith – approvisionnement de fournitures de navires, William H. Adams – vendeur de quincaillerie et Thomas Allan – fondeur de fer de *Allan Brothers Foundry*, plus tard connu sous le nom de *Harris & Allan*. Ces permis couvraient une grande superficie dans la paroisse de Portland et dans la paroisse de Lancaster.

Il semblerait que ces hommes d'affaires aient exploité leur société sous le nom de *Saint John Mining Company* de 1850 à 1852 environ. D'après les journaux de l'époque, la société semblait faire de bonnes affaires, car elle expédiait des marchandises à Liverpool, New York et Boston

et employait sept personnes à la mine. À l'automne 1850, ils travaillaient sur la paroi rocheuse qui s'étendait d'est en ouest, presque jusqu'au bord de l'eau, du côté est de la rivière, aux chutes situées immédiatement en amont de Split Rock. Edwin Ketchum était le secrétaire financier et trésorier de la compagnie et semblait s'occuper des expéditions jusqu'à sa mort en 1851. En 1852, Thomas M. Smith devient le représentant de la compagnie et vend ses produits dans son magasin à North Market Wharf.

Cornelius Harbell est décédé en 1853 et à cette époque, il semblerait que Thomas Allan (de Harris & Allan) prenait les choses en main, car il avait décidé de creuser un autre puits après la trouvaille de M. Harper, également associé à l'activité, « d'une veine de graphite de qualité supérieure ». La *St. John Black Lead Mining Company* et la *New Brunswick Mining Company* sont également mentionnées à cette époque. Je ne suis pas certain qu'il s'agissait de compagnies distinctes ou liées d'une façon ou d'une autre. Le *Report on the Mines and Minerals of New Brunswick (Rapport sur les mines et les minéraux du Nouveau-Brunswick)* de L. W. Bailey, 1864, souligne qu'en 1853, selon Moses H. Perley, 89 936 livres de graphite ont été exportés du Nouveau-Brunswick.

Du début de 1853 jusqu'à l'été 1862, il ne semble pas y avoir beaucoup de nouvelles concernant l'exploitation du graphite. Il n'est pas clair si cela était dû à l'inondation des puits de mine, à l'inondation des marchés, à la qualité et à la quantité des veines de graphite, aux investissements en argent ou en main-d'œuvre. La mort de Thomas Allan en 1860 signifie que la moitié des propriétaires initiaux sont restés impliqués dans l'entreprise, mais ils mourront peu de temps après, William H. Adams 1864, Thomas M. Smith 1867 et Joseph Maher 1873.

En 1862, les choses semblent reprendre leur cours. Plusieurs centaines de tonnes de « mine de plomb » sont expédiées à New York sous la supervision d'un dénommé Connell, représentant de la firme *C. & J. Seabury* à New York. En 1865, John Correll (Connell?) de New York a découvert une mine sur les propriétés adjacentes de MM. Roberts, Suspension Bridge Road, a obtenu un bail et un permis d'exploitation minière¹ et s'est mis au travail, trouvant aussi du charbon dans le processus. (RS94 « *Saint John Registry Office Records* » (Registres du Bureau d'enregistrement de Saint John) - livre F-5, pages 29-31, n° 32905, 13 mai 1865)

On trouve une publicité pour *Corell's Stove Polish* importée de New York dans le *Morning Journal* du 6 novembre

¹ Le permis d'exploitation minière n'est pas inclus dans le document du bail.

1868, qui indique que la mine se trouve « sur le côté gauche de la route en allant vers le pont suspendu, juste après la résidence de M. T. B. Barker, un bâtiment noir bas... ». Dans le numéro du 18 décembre 1868, on trouve une publicité sur les *Mines de graphite de Split Rock* et une référence à un T. G. Bourne, représentant, au 12, rue Nelson, Saint John.

Vers la fin de l'année 1869, un certain M. A. D. Garrett du Kentucky, bien qu'il ait investi du temps et de l'argent dans la mine, a failli la fermer par manque d'intérêt. M. C. L. Richards et *Flint, Dearborn & Co.* ont créé une usine appelée *St. John Black Lead Works* qui produisait du poli pour poêles et qui était située à côté de la *Flint, Dearborn & Co. Spice Works*. Garrett était encore directeur de la mine de graphite de *Split Rock* en 1870, qui produisait 25 barils par jour.

Il ne semble pas s'être passé grand-chose après 1870 pendant environ une décennie. Dans le *Report of Progress for 1878-79 (Rapport d'avancement pour 1878-1879)* d'Alfred R. C. Selwyn, en 1880, indique que la mine de graphite de *Split Rock* n'a connu qu'une activité irrégulière.

En juillet 1882, un mineur, Edward McAfee, de Portland, est tombé dans un puits de mine, ce qui a provoqué sa mort. Le bureau du coroner a conclu à un accident. La mine appartenait à M. Murray et était décrite comme étant située près de Fairville, à une courte distance de l'usine de *Long & Barnhill*.

En 1880, à l'âge de 75 ans, George Botsford, de Fredericton, s'est lancé dans l'exploitation du graphite. Cela a été plus fortuit qu'intentionnel, car il cherchait un certain type d'argile, qu'il pensait avoir de la valeur, mais il est tombé sur une couche rocheuse qui contenait du graphite. La même année, il a loué le terrain à son fils Harry G. Botsford, en tant que directeur, qui s'est occupé de l'exploitation la mine et a reçu un bail pour exploiter la mine de plomb et tout ce qui pouvait être trouvé sur la propriété. (RS94 - *Saint John Registry Office Records* [Registres du Bureau d'enregistrement de Saint John] - livre 7, pages 39-42, n° 53518, daté du 1^{er} février 1882)

En octobre, la mine de graphite Botsford, près de l'usine de Murray, non loin du pont suspendu, était creusée à une profondeur de 55 pieds. Environ 100 tonnes de minerai ont été extraites de la mine et un commerce important a été réalisé avec les fonderies locales, avec la possibilité de doubler la production si un marché était trouvé à Boston. Les veines étaient larges et se sont améliorées avec la profondeur et l'une d'entre elles a été mentionnée comme s'étendant du nord-est au sud-est et plongeant vers le sud-est.

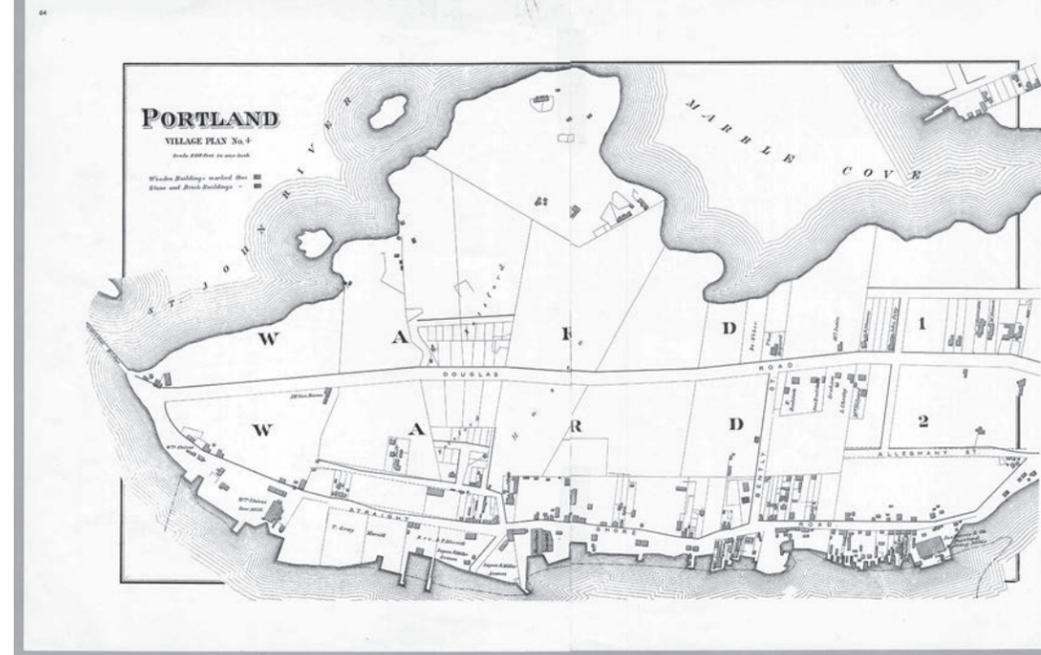
En décembre 1882, les activités ont été suspendues à la mine qui se trouve aux Chutes, 120 tonnes ayant été remontées à la surface et vendues sur des marchés viables

à Boston et Philadelphie. La mine de graphite Botsford (également décrite comme la mine d'argile réfractaire et de graphite dans le *Fredericton Capital* du 31 mai 1883) est rouverte en mai 1883 et des expéditions hebdomadaires régulières sont envoyées à Boston pour les matériaux de toiture et les poncifs de fonderie. À la fin du mois de mai, le puits était à une profondeur de 70 pieds, dans une veine de graphite pur de 18 pieds d'épaisseur et d'une largeur indéterminée. Avec 12 hommes travaillant dans la mine, ils produisaient environ 75 barils par semaine, tous destinés à Boston.

Harry Botsford a restitué le bail à son père en juillet 1883 (RS94 - « *Saint John Registry Office Records* » [Registres du Bureau d'enregistrement de Saint John], livre 10, pages 356-357, n° 54587, daté du 10 juillet 1883), à peu près au moment où il est parti poursuivre sa carrière d'ingénieur civil aux États-Unis. Au cours de l'été 1885, George Botsford a loué le même terrain et tous les minerais et minéraux à Samuel S. Mayes, un ancien employé. (RS94 - « *Saint John Registry Office Records* » [Registres du Bureau d'enregistrement de Saint John] - livre 17, pages 452-455, n° 56696, 18 juillet 1885)

Deux ans après avoir obtenu le bail, Samuel S. Mayes employait une douzaine d'hommes à la mine de graphite. Il avait acheté de nouvelles machines à vapeur, augmentant le rendement à environ 700 tonnes par année. Des hangars ont été ajoutés pour entreposer le minerai extrait jusqu'à son expédition. Les équipements de plomberie et de transport ont contribué à faciliter la production et l'expédition a été facilitée par l'ouverture du nouveau pont ferroviaire en porte-à-faux.

Botsford a soumis un grand échantillon de graphite comme contribution du Nouveau-Brunswick à l'Exposition indienne et coloniale (*Colonial and Indian Exhibition*) de Londres, en Angleterre, ce qui a été mentionné dans le numéro du 19 mars 1886 du *Moncton Daily Times*. La qualité du minerai était égale à celle du minerai trouvé à Passau en Bavière, avec 70 % de carbone, et n'était surpassée que par le graphite albert pur de l'Oural, qui contenait 94 % de carbone. (*Saint John Globe*, 1^{er} décembre 1885, dont une copie se trouve dans le document MC2580 « *Botsford Family collection* » (Collection de la famille Botsford)).



Plan du village de Portland n° 4 – pages 52 à 53 tirées de l'Atlas de la ville et du comté de Saint John (Nouveau-Brunswick), Roe & Colby, 1785

Le prospectus pour la mine de graphite Botsford de 1886 qui se trouve dans le document MC2580 « *Botsford Family collection* » (Collection de la famille Botsford) contient beaucoup plus de détails sur l'exploitation. Il indique l'emplacement de la mine et sa proximité avec les transports. La mine étant située,

« À trois quarts de mille de la gare ferroviaire du Nouveau-Brunswick à Fairville, St. John, et à un mille et demi de la gare ferroviaire Intercolonial à St. John City. En outre, le pont ferroviaire Cantilever qui enjambe les chutes à l'embouchure de la rivière St. John et qui relie les chemins de fer du Dominion et des États-Unis passe sur une partie de la propriété à environ trois cents verges de la mine, et lorsque la voie d'évitement envisagée sera construite, elle augmentera considérablement les facilités de transit à partir de la mine. La mine n'est également qu'à 300 verges d'un quai situé en amont des chutes et à 600 verges des quais situés en aval des chutes dans le port de St. John, où l'article peut être expédié, ou, si l'on préfère, au quai des bateaux à vapeur dans la ville ».

Il mentionne ensuite comment les livraisons peuvent être effectuées, certaines des utilisations du graphite, son analyse effectuée en août 1882 et l'analyse effectuée par l'assesseur fédéral du Nouveau-Brunswick, W.F. Best, en 1885.

Le *Evening Times Globe* a réalisé une entrevue avec Samuel Herbert Mayes, le fils de Samuel S. Mayes en septembre 1948. Lorsqu'il était adolescent en 1888, il a travaillé pour son père à la mine Botsford. Il a dit que la mine a été en production jusqu'en 1888 et que l'exploitation a cessé en 1889. Il a déclaré qu'au pic de production de la

mine, celle-ci produisait environ 10 tonnes de graphite par jour. Les prix étant ce qu'ils étaient à l'époque, les exploitants réalisaient de bons bénéfices et les travailleurs étaient bien payés. Il a également souligné que « le puits de la mine était situé au pied de la falaise abrupte juste derrière la nouvelle aile de la Saint John Vocational School », où se trouvaient les parcs de transbordement du bois de construction de *Murray & Gregory Ltd.* S. Herbert Mayes est décédé en août 1954.

L'exploitation minière a repris en 1891 avec W. F. Best et Morley McLaughlin qui exploitent un gisement de graphite sur la propriété Hazen, à environ 300 verges au sud de l'usine de Murray. Travaillant sous la bannière de la *St. John Plumbago Mining Company*, ils ont construit des bâtiments et acheté de la machinerie à vapeur avec un treuil, des pompes et un ventilateur. Le minerai a été expédié à Montréal, à Cleveland (Ohio) et à Springfield (Massachusetts). Huit hommes travaillaient à la mine et les affaires avaient augmenté en octobre. À cette époque, les administrateurs étaient W. F. Best, Morley McLaughlin et L. J. Carney. En novembre, ils envoyaient des échantillons de minerai en Grande-Bretagne et les mineurs étaient descendus de 50 pieds avec un niveau de 40 pieds à partir du pied du puits. James I. Fellows était l'agent général du Nouveau-Brunswick à Londres.

Références :

MC80/807 – Livre « *Report on the Mines and Minerals of New Brunswick, with an Account of the Present Condition of Mining Operations in the Province* », Bailey, L. W., Fredericton, 1864.

MC1547 « *MC1547 Plumbago Mine Fonds* » (*Fonds d'archives sur les mines de graphite*), Archives provinciales du Nouveau-Brunswick.

MC2580 « *Botsford Family collection* » (*Collection de la famille Botsford*) – *Botsford Companies 3 et George Botsford 6*, Archives provinciales du Nouveau-Brunswick.

RS94 *Saint John Registry Office Records (Registres du Bureau d'enregistrement de Saint John)*, Archives provinciales du Nouveau-Brunswick (sur microfilm)

Concessions de terres du Nouveau-Brunswick – Cornelius Harbell Bail d'un lot minier/avec cinq autres : Livre J pages 269-271, 1850, Livre J pages 273-275 et Livre J pages 277-279, Archives provinciales du Nouveau-Brunswick.

Résultats de la recherche dans la base de données sur l'histoire des minéraux – Ministère des Ressources naturelles et du Développement de l'énergie du Nouveau-

Au cours de l'été 1896, selon *The Daily Sun* du 25 juillet 1896, la *Canadian Paint Company* de Montréal a acheté ou loué la propriété où un puits de mine avait été creusé près de l'usine de Murray, à proximité des chutes. Ils utilisaient le produit miné pour leur gamme de peinture. *The Daily Sun* du 21 août 1897 mentionne que 100 fûts de graphite provenant de la mine située juste au-dessus du pont suspendu ont été expédiés à Londres. Le numéro du 2 mai 1902 du *Kings County Record* indique que la *Canadian Paint Company* a expédié cinq cargaisons à son usine de Montréal au cours de la saison précédente et indique qu'un autre puits a été creusé à la fin du mois de mai. Un éboulement s'est produit dans la mine en août. Un mineur, Walter Leland, a été blessé, mais a réussi à éviter d'être écrasé par le glissement. La nécrologie de John G. Bradley, le surintendant général des travaux d'exploitation minière à Saint John pour la *Canadian Paint Company*, a été trouvée dans le *Daily Telegraph* du 24 août 1907. Ingénieur minier de profession, il était reconnu comme une autorité dans le domaine de l'exploitation des oxydes et des minéraux utilisés pour la fabrication des couleurs.

La dernière mention de l'exploitation du graphite dans et autour de la région des chutes réversibles - Marble Cove se trouve dans l'ouvrage *Graphite by Hugh S. Spence*, de 1920, où il souligne que depuis 1908 l'exploitation du graphite au Nouveau-Brunswick a pris fin. ■

MARY-ELLEN BADEAU

Brunswick <http://1.gnb.ca/0078/GeoscienceDatabase/MineralHistory/qryMinHis-e.asp> (REMARQUE : Tous les articles de presse, autres que les deux énoncés ci-dessous, ont été consultés sur ce site Web à partir d'une recherche du mot « graphite ». La recherche a généré 73 correspondances.)

Daily Telegraph, Saint John, N.-B., 24 août 1907, « Obituary – John G. Bradley ».

Telegraph Journal, Saint John, N.-B., 21 août 1954, « S. Herbert Mayes Dies in Hospital ».

Commission géologique du Canada, Report of Progress for 1878-79, Selwyn, Alfred R. C., Montréal, 1880. Dans *Internet Archive* : <https://archive.org/details/reportofprogr18781879geol/page/n9/mode/2up>; également disponible dans Google Books : https://books.google.ne/books?id=-MAyAQAAAMAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false.

Canada, Ministère des Mines, Division des mines, Graphite, Spence, Hugh S., Ottawa, 1920. Dans *Canadiana* : <https://www.canadiana.ca/view/oocihm.82364/1?r=0&s=1>.

JAMES RAMSEY WOODBURN

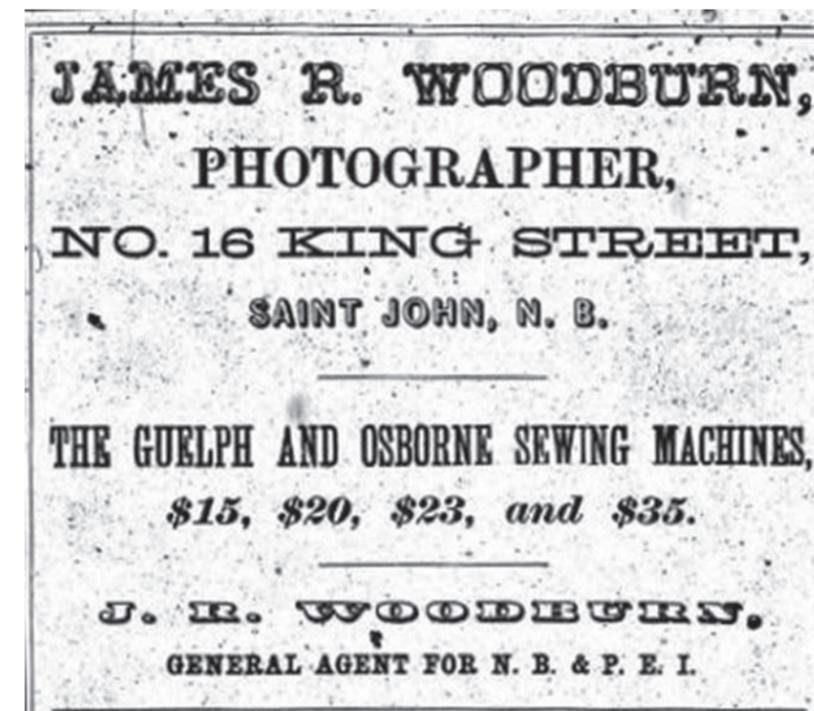
PHOTOGRAPHE ET CONFISEUR DE SAINT JOHN

Lorsque le St John Camera Club a été fondé en 1893, ses membres ont choisi d'élire un photographe expérimenté à la tête de leur organisation de photographes amateurs – l'une des premières de son genre au Canada. James Ramsey Woodburn n'est pas étranger aux débuts de la photographie dans la ville de Saint John. À 56 ans, il était probablement le membre le plus âgé du nouveau club, lui qui était né en Écosse le 19 février 1837, fils d'Alexander et d'Elizabeth (Ramsey) Woodburn.

À l'âge de 23 ans, en 1860, il émigra d'Ayrshire, en Écosse, au Nouveau-Brunswick en laissant derrière lui son travail dans la fabrique de tuiles familiale. Dans les trois ans suivant son arrivée, il avait fondé un foyer en épousant, le 20 août 1863, Catherine Jane Reid, fille de William et Ann (Ashfield) Reid. En 1865, le 9 octobre, est née leur seul enfant, Elizabeth Ann Ashfield Woodburn.

Nous ne savons pas quel était son premier travail pour subvenir aux besoins de sa nouvelle famille, mais, en 1869, M. Woodburn faisait la publicité d'un commerce de photographies et d'encadrements, au 16, rue King. Qui l'a formé aux méthodes photographiques ou par quelles méthodes demeure un mystère. Il semble avoir noué un partenariat, pendant cette période, avec James McClure, un photographe plus jeune, né aux Antilles. Ensemble, les deux photographes exploitaient l'entreprise Woodburn and McClure.

Dans le recensement de 1871, il exerçait la profession de « photographe », et dans l'édition de 1872 du *McAlpine's Saint John City Directory*, il exploitait une boutique de photographie, sous le nom de James R. Woodburn, à l'adresse 16, rue King. Pour compléter son revenu, il était également agent de vente de divers types de machines à coudre, à la fois au Nouveau-Brunswick et à l'Île-du-Prince-Édouard.



Annonce publicitaire pour James R. Woodburn dans *McAlpine's Saint John City Directory*, 1872.

Puis, en 1873, M. Woodburn a choisi de renoncer à la photographie pour se consacrer à la confiserie. Cette année-là, il s'est associé à Hugh P. Kerr, un ancien employé du service des ventes des importateurs grossistes Daniel et Boyd. M. Woodburn a conclu un contrat de cession de bail d'un bien situé à proximité de l'intersection des rues Peters et Waterloo en février 1873, où M. Kerr et lui ont établi la confiserie Victoria Steam Confectionary Works. Le commentaire suivant figurait dans le *St John Daily Sun* de 1886 au sujet de leur entreprise : « Ils ont commencé comme il le fallait, en se procurant les meilleures machines disponibles, en utilisant les matières premières les plus pures et en employant des ouvriers qui avaient reçu une formation approfondie dans ce domaine à l'étranger. » [TRADUCTION]

Six ans plus tard, leurs activités avaient dépassé la capacité de leurs locaux, et à l'été de 1880, ils étaient installés aux 44 et 46, rue Dock, pour produire toute une variété de confiseries. Ces friandises étaient notamment des bonbons au sucre cuit, des pastilles, des jujubes, des pastilles de chocolat noir et des pastilles de chocolat au lait, ainsi que des caramels. Dans un mémoire à la Factory Commission de 1888, il déclara que l'entreprise employait trente-trois travailleurs réguliers et environ cinquante travailleurs pendant la période des fêtes. Cet effectif comprenait douze hommes et garçons, ainsi que onze femmes et filles. Leurs salaires s'échelonnaient de 1,40 \$ à 2,00 \$ par jour; les garçons gagnaient entre 2,00 \$ et 4,00 \$ par semaine.

De plus, les compétences en mécanique de M. Woodburn en tant que machiniste sont entrées en jeu quand il inventa une machine à pulvériser le sucre. Cet appareil était conçu pour réduire le sucre granulé à l'état de poudre. Breveté au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, il se composait d'une caisse en fonte équipée d'un tambour tournant, garni de lames en saillie, séparées par des diaphragmes. En guidant le sucre dans le broyeur et en utilisant un système de ventilation pour le faire avancer dans le broyeur, l'appareil pouvait produire plusieurs tailles de sucre fini, dont la mouture la plus fine pour les pastilles et le glaçage et les moutures plus grosses pour les produits de boulangerie.

En 1886, il avait vendu ces machines à des industriels de Montréal, Halifax, Toronto et New York. En 1892, E. S. Stephenson & Co., des ingénieurs et des machinistes de la rue Nelson, à Saint John, ont reconnu le caractère génial de cette machine et ont formé un partenariat avec J. R. Woodburn pour fabriquer exclusivement le pulvérisateur breveté de M. Woodburn. À la fin des années 1920, ils en faisaient encore la publicité dans le cadre de leur gamme de produits qui comprenait également des monte-charge, des machines de conserverie et du matériel de fabrication de brosses.

La croissance de l'entreprise de confiserie aurait pu justifier la cession du département de production de machines situé rue Nelson, près de la rue Dock. Au début de l'année 1887, James R. Woodburn employait plusieurs voyageurs de commerce qui parcouraient les Maritimes, le Québec et Terre-Neuve pour prendre des commandes pour plus de deux cents produits de confiserie.

VICTORIA
STEAM CONFECTIONERY WORKS,
Dock Street.
J. R. WOODBURN & CO.,
 Manufacturers of
Pure Confections!
 COMPRISING Boiled Drops, Lozenges, Gum Drops, Stick and Bar Candy, Chocolate and Cream Drops, Caramels, Lozenges in 1, 2, 3 and 5c rolls.
 Goods put up in tins and glass bottles, as well as in wood and paper boxes, and in barrels.
 Send for price list.
44 and 46 Dock Street, St. John, N. B.
 J. R. WOODBURN. H. P. KERR.
 P. S.—Having found it inconvenient to have any of our machinery in operation at the exhibition, we would gladly show strangers through our factory during the week, between the hours of 2 and 5 p. m.

Annonce publicitaire pour la confiserie Victoria Steam Works Confectionary, Saint John Daily Telegraph, 4 octobre 1880.

En mai 1887, un avis publié dans *The Daily Telegraph* annonçait la dissolution du partenariat de J.R. Woodburn & Co. et de Hugh P. Kerr par consentement mutuel. Aucune raison n'a été communiquée pour le départ de M. Kerr, mais il a ouvert, dans les six mois suivants, un magasin de vente en gros et au détail de produits de confiserie, proche de chez M. Woodburn, situé au 28, rue Dock. Ouvert le 25 février 1887, le magasin faisait la promotion d'un « assortiment de premier choix de produits de confiserie de base et fantaisie, comprenant de nombreuses variétés nouvelles ».

En août 1888, Kerr avait ouvert une boutique de vente au détail plus confortable, 70, rue King. À Noël, un journaliste en visite au magasin décrivit les décorations élaborées des arbres avec des jouets en sucre et de petites boîtes de confiseries assorties de la boutique de la rue Dock, ainsi que ces pastilles de chocolat au lait maison et ses confitures et gelées. De plus, la vitrine de la rue King attirait le regard

des enfants, surtout avec son train mécanique en marche juste derrière la vitre. L'article a indiqué que Kerr expédiait ses produits à des clients partout dans la province. Pendant une autre décennie, Kerr Confections a été un pilier de la vie au centre-ville de Saint John, mais, en 1898, Kerr annonça brusquement son intention d'aller s'installer en Colombie-Britannique, ce qu'il fit le 18 mars.

Le retour de M. Woodburn à la photographie

Environ un an avant de former une société en commandite avec E. S. Stephenson pour son pulvérisateur breveté, J.R. Woodburn décida de prendre du recul par rapport à l'entreprise de vente de confiseries en gros. En 1891, âgé maintenant de cinquante-quatre ans, il loua les locaux et l'exploitation de l'entreprise située à l'intersection des rues Union et Dock, aux numéros 30-36, rue Union, à ses concurrents : Thomas F. White, William White et Frederick C. Colwell. Ils finirent par être mieux connus sous le nom de White Candy Company, l'entreprise productrice de la gamme populaire de produits « Daisy Chocolate ».

La fin de son travail quotidien à l'entreprise laissa à M. Woodburn le temps de s'adonner à d'autres intérêts de longue date, comme l'adhésion aux Sons of Temperance,

Albion Division, N° 14, et à des activités comme celles de surintendant de l'église méthodiste de Queen Square. Ses liens avec l'industrie de la confiserie étaient encore illustrés par sa présence au comité de la Saint John Manufacturers Association. Ces liens lui valaient également de siéger au conseil d'administration de la Maritime Spice and Coffee Company. En plus de ses discours sur les questions de tempérance ou de son soutien des causes de son église, il contribuait aux buts et aux efforts du Saint John Orphanage Home.

La formation du Saint John Camera Club en 1893 ranima sa passion pour la photographie. En plus de la présidence de nombreuses réunions pendant les cinq années suivantes, il partait régulièrement en excursion pour prendre des photographies qui étaient exposées avec celles des membres du club. C'est très vraisemblablement sa collection personnelle de photographies du grand incendie de 1877 qui a été utilisée dans une exposition en 1895 pour créer un contraste avec les photographies contemporaines des autres membres. Dans le même ordre d'idées, il partageait sa connaissance des méthodes et des avancées photographiques dans des présentations publiques formelles, comme celle intitulée *Photography, Past and Present*, publiée dans le *Saint John Daily Telegraph*, le 21 mars 1898. Cela semble avoir été l'une des dernières activités du club qui n'a apparemment pas survécu à l'arrivée du vingtième siècle.

Bien qu'il était âgé de 68 ans, M. Woodburn demeurait actif, à la fois dans le domaine des affaires et dans le domaine communautaire. Dans le recensement de 1901, il se qualifiait encore d'ingénieur mécanicien, ce qui dénotait son profond attachement au partenariat du pulvérisateur de sucre breveté, qui lui procurait sans aucun doute des revenus. Pendant les vingt dernières années de sa vie, lui et sa femme, Elizabeth, ainsi que leur fille unique, Annie, ont vécu au 101, rue Orange, dans le quartier South End. Il est décédé le 28 juillet 1912, à l'âge de soixante-quinze ans, des suites du diabète. La valeur estimée de ses biens réels et personnels à sa mort se chiffrait à 23 400 \$. Nulle mention n'était faite de la riche collection de photographies qu'il doit avoir amassée. ■

ROGER NASON

Confectionery
BARLEY SUGAR TOYS
 —AND—
Fancy Xmas. Candies,
 —AT—
J. R. Woodburn & Co.,
Dock Street.

Annonce publicitaire pour la confiserie de M. Woodburn, Saint John Daily Telegraph, 29 décembre 1887.

TOUS EN SCÈNE!

LES ACTIVITÉS THÉÂTRALES DU COLLÈGE SACRÉ-CŒUR À CARAQUET ET À BATHURST

Les collèges catholiques ont joué un rôle important dans le développement des communautés acadiennes du Nouveau-Brunswick pendant le siècle dernier. Aujourd'hui, les documents d'archives de ces collèges renseignent les chercheurs et les historiens amateurs sur les activités des communautés religieuses de l'époque. Une source particulièrement intéressante est la collection de photos du Collège Sacré-Cœur de Caraquet. Le fonds P38 *Fonds du père Joseph-Marie Courtois, Eudistes* aux Archives Provinciales du Nouveau-Brunswick contient plus de 900 photos de la vie au collège à Caraquet puis à Bathurst ainsi que dans les communautés avoisinantes. Il renferme près de 100 photos de pièces de théâtre jouées par les étudiants. Le fonds P485 *Fonds du Collège de Bathurst* comporte plusieurs photos des activités du collège à Bathurst. Il existe d'autres fonds relatifs au Collège Sacré-Cœur aux APNB, dont le fond MC4224 *Fonds des Pères Eudistes*, qui contient, entre autres, plusieurs documents sur les activités parascolaires. Cet article se penchera sur le rôle des Eudistes dans leur communauté et sur les pièces de théâtre montées au collège.

Les Eudistes sont un ordre religieux créé en France en 1643 par le père Saint-Jean-Eudes, on nomme aussi cet ordre congrégation de Jésus-Marie. Le premier collège

catholique dirigé par des eudistes au Canada, le Collège Sainte-Anne, ouvre ses portes en 1890 à Pointe-de-l'Église en Nouvelle-Écosse.¹ Le père Blanche qui travaille au Collège Sainte-Anne réfléchit à la création d'un établissement eudiste au Nouveau-Brunswick dès 1893. Après des efforts de conviction auprès de l'évêque irlandais catholique de Chatham, monseigneur Rogers, et des discussions avec les prêtres anglophones irlandais du Nouveau-Brunswick, les pères eudistes ouvrent le Collège Sacré-Cœur à Caraquet en 1898.² La création de ce collège s'inscrit dans une vague d'ouvertures de collèges catholiques au Nouveau-Brunswick entre les années 1890 et 1940.³

Le collège subit quelques agrandissements au cours des années. Par exemple, en 1907, on y ajoute une chapelle. Nous avons, aux APNB, des photos de la construction de cette chapelle et de la procession organisée pour l'arrivée des cloches de celle-ci. Malgré les agrandissements, l'édifice du collège à Caraquet ne sert pas longtemps, car en 1915 un incendie détruit celui-ci et force les pères à installer temporairement les jeunes étudiants dans le séminaire à Bathurst. Cet édifice brûle à son tour en 1917. Il est rapidement reconstruit et devient officiellement le nouveau Collège Sacré-Cœur en 1921. En 1962, le collège s'affilie à

Une foule regarde la fanfare étudiante du collège jouer à la gare de Caraquet, vers 1907. (P38-164)



¹ « 125 ans d'histoire(s) à raconter les pères eudistes », *Université Sainte-Anne*, s.d. [https://www.usainteanne.ca/125/les-peres-eudistes] (page consultée le 15 août 2020)

² Susan Young de Biagi, *The Eudists and the Language Question in Acadia 1890-1820*, thèse de maîtrise, University of New-Brunswick, 1986, p. 63-64.

³ Gwénael Lamarque et Maurice Alfred Léger, « L'Église catholique, acteur de la francophonie en Amérique du Nord. L'exemple de la culture acadienne du Traité de Paris (1763) à nos jours », *Études d'histoire religieuse*, vol 74 (2008), p. 120-121.

l'Université de Moncton et ferme ses portes en 1972.⁴

Pendant les années d'activités du collège, les pères eudistes font bien plus qu'enseigner les matières de base aux étudiants. Les collèges de l'époque initient le développement de l'enseignement artistique en Acadie. Pour plusieurs établissements, l'enseignement artistique passe par le chant chorale.⁵ Dans les photos des collèges de Caraquet et de Bathurst, on remarque surtout la présence de pièces de théâtre et de fanfares. En effet, les pères travaillant au collège organisent plusieurs événements publics. L'une

des motivations derrière ces événements est la promotion de la religion et des traditions. Le père Lebastard, qui dirige le collège de Caraquet à son ouverture, est attristé par la perte d'anciennes traditions catholiques acadiennes. Il considère que la langue française et la perpétuation des traditions permettront de conserver la foi catholique.⁶ Il organise donc des célébrations communautaires basées sur d'anciennes traditions catholiques qui placent l'Église au centre de la vie du village ainsi que des soirées de spectacles. Les habitants de Caraquet s'emballent pour ces différents événements. Le village connaît alors une effervescence culturelle⁷ à laquelle les étudiants participent en faisant partie de la fanfare ou en jouant dans des pièces de théâtre. Les jeunes reçoivent ainsi une éducation artistique tout en s'impliquant dans la communauté. L'appréciation des soirées de spectacle par les membres de la communauté est confirmée par les coupures de journaux d'époque dans le fonds MC4224 qui témoignent d'un public nombreux et soulignent la qualité des représentations.

Les photos de théâtre des fonds P38 et P485, qui contiennent environ 197 images de théâtre, revêtent un grand intérêt pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il existe peu de sources sur le théâtre communautaire au Nouveau-Brunswick. Ensuite, parce que les pièces montées constituent d'impressionnantes productions. Les décors et les costumes sont très élaborés et semblent en bon état. Les pièces étaient présentées dans le cadre de soirées de divertissement qui comportaient des numéros de musique, de chant et de théâtre. Selon les programmes de théâtre

Programme	
Première Partie	Deuxième Partie
Pas Redoublé Fanfare	Orchestre Loyalty March
1- <i>Le Mitron Melomane</i> Savante à deux personnages. Le Mitron Albert Goguen L'Auvergnat Patrice Daigle	4- <i>Le Malade Imaginaire</i> . Comédie de MOLIERE (Adaptée: 2 Actes et Scène burlesque) Argan, Malade Imaginaire, Camille Leclerc Béralde, Son Frère, Armand Rouleau Scapin, Son Domestique, Édouard Pitre Valère, Son Neveu, Pée Daigle M. Purgon, Son Docteur, Camille Bordage M. Fleurant son Chirurgien, Lorenzo Frenette Docteurs de la Faculté Aurèle Doucet, Wilfrid Haché Valse Fanfare
2- <i>Grand Papa's Birthday</i> Operetta 2 Scenes! CHARACTERS Grand Papa Professor S. Dryscoll Little Jimmy Henry Richard Little Mike Camille Poirier Little Charlie Régis Leblanc CHORUS A. Goguen R. Bolla and others	5- <i>Le Malade Imaginaire - Deux Acte</i> English Song, Father O'Flinn, Professor S. Dryscoll
Duo de Violon Lorenzo Frenette, Georges Alain	6- <i>Le Malade Imaginaire - Scène Finale</i> La Réception du nouveau Docteur. Souvenir du Canada Fanfare Le Piano sera tenu par M. Robert Doucet, Professeur Ave Maris Stella God Save the King Ouverture Fanfare
3- <i>Grand Papa's Birthday 2-Scene</i> Chanson Française, L'Agrandissement, Camille Bordage	Sortie Fanfare

13 juin 1922 intérieur du programme de la séance récréative de fin d'année 1922. (MC4224-MC3 MS11.3.2)

du collège de Bathurst tirés du fonds MC4224, plusieurs pièces pouvaient être présentées dans la même soirée, ces pièces pouvaient aussi bien être comiques, comme des opérettes, que sérieuses, comme des drames. De plus, dans un programme de 1922, on constate que les élèves du collège de Bathurst montaient des pièces en français et en anglais.⁸

En regardant les photos des pièces jouées et en lisant les titres ou les légendes sur certaines photos, on remarque une grande variété de pièces. Sur l'une des images, il est écrit *Le Cid*. Ainsi, les pères eudistes ont monté du Corneille avec leurs étudiants. Dans les programmes de théâtre, on remarque que plusieurs pièces de Molière et adaptations de pièces de Molière sont listées. J'ai d'abord été étonnée

⁴ « Collège Sacré-Cœur de Bathurst », *Les eudistes*, s.d. [https://eudistes.org/collegesacrecoeurbathurst.html] (page consultée le 15 août 2020)

⁵ Gwénael Lamarque et Maurice Alfred Léger, « L'Église catholique, acteur de la francophonie en Amérique du Nord. L'exemple de la culture acadienne du Traité de Paris (1763) à nos jours », *Études d'histoire religieuse*, vol 74 (2008), p. 121

⁶ Susan Young de Biagi, *The Eudists and the Language Question in Acadia 1890-1820*, thèse de maîtrise, University of New-Brunswick, 1986, p. 65-66

⁷ *Ibid.*, p. 66.

⁸ APNB, Fonds des pères eudistes MC4224/MC3/MS11/3/2 « Programme », Bathurst, 13 juin 1922



Scène du *Cid* de Corneille le 31 mai 1936.
(P38-593)

de voir que les Eudistes montaient des pièces classiques comiques, mais en me renseignant, j'ai appris qu'il était commun de monter des pièces de théâtre classique dans les sous-sols d'églises à l'époque de la renaissance acadienne.⁹

En outre, d'après les titres des pièces, on constate que les étudiants et les pères du collège ont monté plusieurs pièces à thème religieux. Grâce aux photos des APNB, on peut voir des images de pièces montées entre 1904 et 1940. Il est possible de dresser plusieurs liens entre ces pièces et le mouvement du théâtre catholique qui se développe dans les années 1920 et 1930 en France, ailleurs en Europe et au Canada. Les artisans de ce mouvement voulaient redonner une place à l'Église dans l'art.¹⁰ Des troupes amateurs de théâtre catholique apparaissent d'abord en France, puis dans d'autres pays. Henry Phillips souligne l'importance

La légende indique Les pantoufles de Ste-Cécile.
(P38-562)



des troupes collégiales dans ce mouvement au Canada.¹¹ Phillips se penche surtout sur le cas du Québec, mais le Collège Sacré-Cœur semble amener des concepts du théâtre catholique en Acadie. Un des buts du théâtre catholique est de sélectionner et d'écrire des pièces qui sont acceptables pour un public catholique. Henri Ghéon, l'un des principaux auteurs de ce mouvement écrivait, entre autres, des pièces sur la vie des saints.¹² D'ailleurs, selon les programmes du Fonds MC4224, les

étudiants du Collège Sacré-Cœur ont monté une pièce de Ghéon. Je trouve aussi qu'il est intéressant de constater que les étudiants ont présenté une pièce intitulée *Les pantoufles de Sainte-Cécile* dont le titre est assez drôle. Les photos que nous avons de cette production peuvent également évoquer des scènes comiques, il devient difficile de déterminer si la pièce était humoristique ou racontait plus sérieusement la vie de Sainte-Cécile. Une autre pièce à titre religieux montée par les élèves du collège, s'intitule *Chrétiens aux lions*. À cause des costumes évoquant l'antiquité sur les photos de cette pièce, elle semble raconter la persécution des chrétiens dans l'Empire Romain. On remarque aussi des gens maquillés en blackface sur les photos de ce spectacle, je ne suis pas certaine quels personnage ces gens représentent, mais la pratique du blackface était courante dans divers types de spectacles à l'époque.

Enfin, les Eudistes ont aussi monté des pièces à thème plus local ou plus patriotique avec leurs étudiants. Ils ont présenté une pièce sur les saints martyrs canadiens. Ce spectacle fait écho à un événement des débuts de l'évangélisation des Autochtones par des missionnaires français au

⁹ Gwénael Lamarque et Maurice Alfred Léger, « L'Église catholique, acteur de la francophonie en Amérique du Nord. L'exemple de la culture acadienne du Traité de Paris (1763) à nos jours », *Études d'histoire religieuse*, vol 74 (2008), p. 122.

¹⁰ Henry Phillips, « Le théâtre catholique en Europe et au Canada : Un milieu réuni dans la dispersion », *Revue de littérature comparée*, vol. 326 (2) p. 175-176.

¹¹ *Ibid.*, p. 181-182.

¹² *Ibid.*, p. 187.

Québec. L'expression saints martyrs canadiens désigne 6 pères jésuites, un laïc au service de ceux-ci et un novice jésuite. Ces hommes participaient à des missions d'évangélisation chez les Hurons dans ce qui est aujourd'hui le Québec et l'état de New-York. Ils ont tous vécu avec les Hurons un certain temps et se sont fait tuer durant les années 1640 par des Iroquois dans diverses circonstances. Ils ont été canonisés en 1930.¹³ Sur la photo, des étudiants portent des costumes pour imiter des Autochtones. D'autres photos de spectacles semblent montrer des pièces se déroulant en Nouvelle-France.

On remarque sur les photos plusieurs autres genres de pièces montées aux collèges de Bathurst et de Caraquet, par exemple, une pièce est identifiée comme « Vercingétorix ». Vercingétorix est un héros gaulois mythifié qui a rendu les armes face aux Romains.¹⁴ Dans la pièce *Spirit of the River*, on voit un décor et des costumes qui évoquent des pays d'Asie. Ainsi, uniquement par les photos, on peut déceler, différents genres, différents tons et différents thèmes dans le théâtre des Eudistes de Caraquet et de Bathurst.

En conclusion, bien que le rôle du clergé et des collèges catholiques dans le développement des communautés acadiennes du 19^{ème} et 20^{ème} siècles soit déjà connu, la variété, la qualité et l'ampleur des productions répertoriées dans les fonds P38, P485 et MC4224 offrent le portrait d'une vie culturelle importante remplie d'événements variés et élaborés. En tant qu'étudiante s'intéressant à l'histoire du théâtre au Canada, je ne m'attendais pas à découvrir aux APNB autant de productions théâtrales en Acadie à cette époque. En plus d'offrir de la documentation sur les pièces montées aux collèges de Caraquet et de Bathurst, les photos des pièces de théâtre peuvent certainement divertir et faire bien rire les chercheurs qui tombent sur celles-ci. ■

MARIANNE ARSENEAU

¹³ « Saints Martyrs Canadiens », *Conférence religieuse canadienne*, 26 septembre [sans année] [https://crc-canada.org/biographies/saints-martyrs-canadiens/] (page consultée le 26 août 2020)

¹⁴ « Vercingétorix », *Larousse*, s.d. [https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Vercingetorix/148580] (page consultée le 26 août 2020)



Scène d'une pièce, la légende indique « les martyrs canadiens ». (P38-607)

Bibliographie

« Collège Sacré-Cœur de Bathurst », *Les eudistes*, s.d. [https://eudistes.org/collegesacrecoeurbathurst.html] (page consultée le 15 août 2020)

DE BIAGI, Susan Young. *The Eudists and The Language Questions in Acadia*, thèse de maîtrise, University of New-Brunswick, 1986, 93 p.

LAMARQUE, Gwénael et Maurice Alfred LÉGER. « L'Église catholique, acteur de la francophonie en Amérique du Nord. L'exemple de la culture acadienne du Traité de Paris (1763) à nos jours », *Études d'histoire religieuse*, vol 74 (2008), p. 113-126

Scène d'une pièce semblant se dérouler en Nouvelle-France. (P38-577)



PHILLIPS, Henry. « Le théâtre catholique en Europe et au Canada : Un milieu réuni dans la dispersion », *Revue de littérature comparée*, vol. 326 (2) p. 175-194.

« Saints Martyrs Canadiens », *Conférence religieuse canadienne*, 26 septembre [sans année] [https://crc-canada.org/biographies/saints-martyrs-canadiens/] (page consultée le 26 août 2020)

« Vercingétorix », *Larousse*, s.d. [https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Vercingetorix/148580] (page consultée le 26 août 2020)

« 125 ans d'histoire(s) à raconter les pères eudistes », *Université Sainte-Anne*, s.d. [https://www.usaintanne.ca/125/les-peres-eudistes] (page consultée le 15 août 2020)

D É P A R T À L A R E T R A I T E

ALLEN DOIRON

L'adage a un certain fond de vérité; on ne peut juger du succès d'un archiviste que des années plus tard, lorsqu'une évaluation des documents qu'il a acquis au cours de sa carrière peut être faite. Les réalisations d'Allen dans ce domaine sont remarquables. Il a joué un rôle déterminant dans les acquisitions relatives à Mgr Robichaud, Yvon Godin, Union des pêcheurs des maritimes (la meilleure moitié), Jean-Maurice Simard, député, sénateur, Douglas Young, député, député fédéral, Peter J. Veniot, premier ministre, Jack Ullock, Société d'histoire de la rivière Saint-Jean et des documents architecturaux de Nazaire Dugas et de Roméo Savoie. Allen a coordonné le transfert massif des actes de concession et des plans d'arpentage du ministère des Ressources naturelles et du fonds de photographies d'Alphée Michaud, de A.C. Cormier et de Hedley Henderson. En ce qui concerne l'audiovisuel, ses efforts ont mené à l'acquisition du fonds de la New Brunswick Film Coop, de la collection du Festival du film de l'Atlantique, de la collection de films de Jon Pedersen, de la collection sonore de Marie Esther Robichaud, du fonds Kelsey Jones, et les précurseurs Télé-Acadie et Télé Publik. Sa plus importante acquisition est sans doute le fonds des Pères Eudistes. Ce dernier groupe de documents est si important et son acquisition si complexe qu'il en a fait l'acquisition trois ou quatre fois. Ce sont des fonds généreux, qui le seront encore longtemps.

Toutefois, les acquisitions ne sont pas le seul gage d'une carrière réussie dans le domaine des archives et il ne faut pas négliger ces autres mesures. Allen a toujours mis beaucoup d'ardeur au travail. Toutes les archives ont à la fois des arriérés qui s'accumulent et un potentiel qui ne sera jamais exploité. Face à cette montagne de travail, qu'il

s'agisse de documents papier ou numériques, il est essentiel d'aborder chaque jour en étant orienté vers l'action. Sans une telle approche, il est facile se sentir surchargé, bloqué par le raz-de-marée de documents et de demandes qui semblent menacer chaque jour de nous écraser. Les sujets intéressants abordés dans les documents, et dans lesquels on pourrait se plonger pendant de nombreuses heures, sont une autre distraction. Allen a lutté contre ces distractions mieux que quiconque, en démontrant chaque jour une détermination à éliminer les retards, à définir le travail et à encadrer les employés plus jeunes.

Bien entendu, le but ultime est d'assurer l'accessibilité à un plus grand nombre de documents. Des documents qui arrivent souvent dans piteux état. Mettre de l'ordre dans le chaos n'est pas une mince affaire et il s'agit rarement d'un chemin en ligne droite. Il faut créer des liens, établir la crédibilité et surmonter les obstacles. Il faut semer des graines et attendre parfois de nombreuses années avant qu'elles n'arrivent à maturité. Il ne s'agit pas des flatteries d'un vendeur de remèdes de charlatan, bien qu'il n'hésitera pas à les utiliser au besoin, mais de l'engagement qu'il a démontré par l'action et des années de dévouement, en interagissant avec des groupes communautaires, des chercheurs, des représentants du gouvernement, des politiciens, des universitaires et des religieux. Le festival irlandais de Chatham n'est plus pareil sans lui. Allen a consacré sa carrière à bâtir des ponts, à établir des liens et à mobiliser les gens pour en influencer d'autres, qui pourraient à leur tour devoir convaincre les membres de leur famille ou leurs voisins de faire don de leurs documents. Persuader les gens que les Archives provinciales sont le lieu où seront conservés leurs trésors pendant une longue période est rarement un acte automatique ou une case à cocher sur une liste. C'est grâce à Allen Doiron qu'un plus grand nombre de personnes connaissent les Archives provinciales du

Walk on history at the Provincial Archive

STEPHEN LLEWELLYN
THE DAILY GLEANER

This summer you can walk on history at the Provincial Archives of New Brunswick.

The archives have an exhibition about the border dispute between New Brunswick and Maine that was solved by treaty in 1842.

The exhibition - called "Disputed Boundaries Rediscovered Families" - includes a timeline, 11 large panels explaining the historical border dispute and a giant historical map of the border from Grand Falls to the border of Quebec that you can walk on.

That maps shows hundreds of land claims on both sides of the river and the family names associated with those early land claims.

"This project was initiated back in 2013 (for) the World Acadian Congress that was held in Madawaska area ... in 2014," said Allen Doiron, deputy provincial archivist, who helped create the exhibit.

"It deals primarily with the question of boundaries between the United States, New Brunswick and Quebec in the first part of the 19th century."

The exhibit is based on a remarkable set of documents from the provincial archives, said Doiron.

Those documents include detailed hand-drawn maps, 1,200 hand-written



Allen Doiron, deputy archivist of the Provincial Archives of New Brunswick, stands on a giant map of the disputed 19th century border between New Brunswick and Maine that is part of an exhibition called Disputed Boundaries Rediscovered Families.

PHOTO: STEPHEN LLEWELLYN/THE DAILY GLEANER

depositions and maps of more than 600 lots in an area that from 1784 to 1842 was called the dispute territory, he said. That period is also known as the Aroostook Bloodless War.

The area was carefully surveyed and the documents were gathered into a bound atlas, he said. It's unique and no

other part of the province was as carefully surveyed and compiled during this period, he said.

"Negotiations went on for all the first part of the 19th century," said Doiron. "London and Washington decided to resolve this."

He said at one point, based on maps published in that country, the United States claimed the entire area that today is known today as Madawaska.

Today using the St. John river as the boundary between Maine and New Brunswick might seem obvious. But it was anything but in those days, said Doiron. "It was a river and families settled on both sides of the river," he said. "There was no United States."

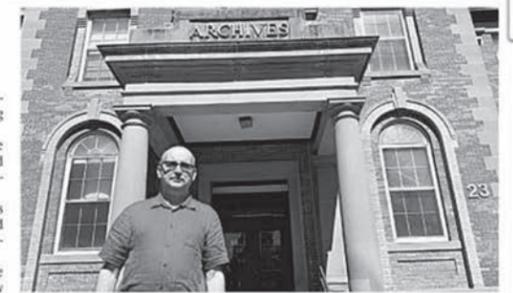
And when the treaty was signed in 1842 families that lived on both sides of the St. John River were divided, said Doiron.

"They found themselves living in two separate countries," he said.

The giant floor map is 20 by 12 feet and is compiled from the digitized original survey maps and then carefully projected onto a satellite image, he said. It took eight months to create and is designed to be walked on or crawled on so people can get close and see family names, said Doiron.

Doiron said the exhibit should be of interest to anyone who likes history or genealogy.

The exhibit runs until Sept. 2.



Allen Doiron, deputy archivist of the Provincial Archives of New Brunswick, stands in front of the archive building.

PHOTO: STEPHEN LLEWELLYN/THE DAILY GLEANER



An exhibit entitled Disputed Boundaries Rediscovered Families is being shown at the Provincial archives of New Brunswick with a timeline, 11 information panels and a giant floor map until Sept. 2. PHOTO: STEPHEN LLEWELLYN/THE DAILY GLEANER

Une article sur Allen Doiron, Daily Gleaner, le 15 juillet 2017.

Nouveau-Brunswick (APNB), les utilisent, leur font des dons et les recommandent. Et personne ne fait le contraire grâce à lui. C'est tout un héritage au cours d'une carrière de plus de 40 ans.

L'innovation est également un élément important de la contribution d'Allen aux APNB et au patrimoine documentaire de la province. Les sections de la cartographie et de l'audiovisuel ont évolué et prospéré sous sa direction. Allen n'oubliera jamais sa participation au douloureux processus d'élaboration des règles cartographiques des Règles pour la description des documents d'archives. Il a permis aux

APNB d'entrer dans l'ère numérique. Cela comprenait la gestion des documents numériques, mais aussi la surveillance du site Web et la production de contenu pour celui-ci, y compris le portfolio archivistique pour les écoles et SD9. La production des diverses expositions irlandaises et *La mer est mon domaine / The sea was always in us* aurait mis à l'épreuve la patience de Job et exigé la sagesse de Salomon, mais Allen s'en ait occupé sans sourciller tout en assumant l'ensemble de ses autres responsabilités quotidiennes. Au cours des dernières années, son travail au sein de la Gestion de l'information, alors que les Archives publiques changeaient de place dans la structure du GNB, a été essentiel à la crédibilité et au profil des APNB. Il ne faut pas négliger l'attitude positive et le sentiment de fierté qu'il a suscités chez les membres du personnel. Son souci d'autrui, sa volonté d'aider, son vaste éventail de connaissances et son empathie ont grandement contribué à unifier des forces disparates pour faire des APNB ce qu'elles sont aujourd'hui et ce qu'elles seront dans l'avenir. Nous regrettons son départ, sachant qu'il ne peut être remplacé, mais il sera un modèle de forte motivation pour le reste d'entre nous.

FRED FARRELL

Bill MacKinnon, M^{me} Menière et Allen Doiron, 1981.

(P154-239)



ROBBIE GILMORE

À la fin de l'automne 2020, le personnel des Archives provinciales a dû dire *arrivederci* à l'un de ses plus anciens membres du personnel, Robbie Gilmore. Comme beaucoup, dans les années 1980, il a fait ses premières armes en travaillant sur divers projets et contrats. Entre 1982 et 1986, il a travaillé sur des initiatives reliées aux Archives provinciales, la plus importante d'entre elles étant les archives sonores de la CBC. Son mandat auprès des Archives provinciales est devenu permanent en 1987. Il a d'abord travaillé pour les Archives privées, sur James Edwin Humphreys et d'autres collections, avant d'aller aux Archives gouvernementales. Là, sa maîtrise ès arts en science politique lui a été très utile pour s'attaquer aux séries sur Hugh John Fleming et John McNair, et à des ressources documentaires telles que les archives de la Ville de Moncton, le conseil du comté de Charlotte et le conseil du comté de Saint John. Or Rob est peut-être mieux connu (en particulier par ses nombreux acolytes, chercheurs dévoués) pour son travail auprès du public en qualité d'archiviste aux services de référence, un poste qu'il a occupé ces 15 dernières années.

Si j'ai fait carrière dans les archives, c'est à cause de Robbie. Au milieu des années 2000, je travaillais ici comme assistant de recherche pour un professeur de l'Université St. Thomas. Rob et moi avons fait connaissance, nous avons commencé à discuter régulièrement de musique et nous nous sommes liés d'amitié. Il a formulé quelques recommandations discutables, dont certaines ont fait mouche. Une dizaine d'années plus tard, je me suis retrouvé à Fredericton avec des enfants, désespérément à la recherche d'un emploi. Je me suis souvenu de ce type serviable et joyeux à l'accueil et je lui ai envoyé un courriel avec mon curriculum vitae, en toute humilité, comme on dit. Il a été assez fou ou assez généreux pour le transmettre au directeur des Archives provinciales avec quelque chose qui ressemble fort à une recommandation. On connaît la suite!

À bien des égards, Rob était le visage (amical) des archives, il accueillait les clients avec un sourire et les aidait à résoudre d'innombrables mystères généalogiques et historiques. Sa mémoire formidable l'a toujours bien servi; il avait la réputation de ne pas abandonner les demandes de renseignements raisonnables, et même certaines plus farfelues, tant qu'il n'avait pas épuisé tous les recours possibles. Avec son penchant pour la résolution d'affaires tout droit sorties des romans policiers d'Ian Rankin, la ténacité de Rob était légendaire; elle n'avait d'égale que l'humilité,



Directeur des Archives provinciales, Fred Farrell (à gauche) et Robbie Gilmore à son fête de départ à la retraite, octobre 2020.

l'humour et la légèreté remarquables dont il faisait preuve au travail. Il ne découvrirait pas que de belles histoires, et il avait souvent du mal à annoncer de tristes nouvelles aux descendants de personnes au passé tumultueux.

Rob n'était pas du genre à rechercher les honneurs, il se tenait en fait à l'écart des feux de la rampe; cela dit, il parvenait même à surmonter cette réticence personnelle lorsqu'il était amené à agir. Dans les années 2000, l'histoire a gagné en popularité. Les équipes de documentaires et les programmes d'actualités se sont précipités sur les archives comme sur des sources d'histoires dans lesquelles les gens pouvaient se reconnaître. Des émissions comme « *Who do you think you are?* » et des documentaires sur la diaspora des îles Britanniques convenaient parfaitement à l'enthousiasme et aux connaissances de Rob. Une équipe l'a baptisé « *One take Gilmore* » (Gilmore, une prise suffit). Une Écossaise que Rob avait aidée des années auparavant regardait une de ces émissions et était ravie de le voir en chair et en os.

Alors que ses collègues regretteront son attitude positive et la solution de facilité qui consistait à « demander à Robbie », les chercheurs des années à venir continueront de réclamer les services de l'inimitable M. Gilmore. Nous souhaitons une retraite heureuse et bien méritée à Rob, entouré de livres, porté par la musique, et toujours partant pour un brin de causette. ■

JOSH GREEN

Printemps 2021

DU NOUVEAU AUX ARCHIVES

DOCUMENTS GOUVERNEMENTAUX

RS230 Archives du Conseil consultatif sur la condition de la femme. Divers rapports publiés, y compris : *L'égalité et les femmes autochtones*, 2006; *Bulletin 2013 de la situation des femmes au Nouveau-Brunswick*; *Vous voulez mon vote : guide sur les questions féminines*, 2003; *Sages-femmes au Nouveau-Brunswick : prestation d'un nouveau service*, 2003; rapports annuels de 2003, 2005 et 2006 du Conseil consultatif sur la condition de la femme. (0,1 m)

RS244 Archives de la Société de Kings Landing. Comprend des archives sur diverses facettes de Kings Landing, y compris sur ce qui suit : la gouvernance organisationnelle, la planification et le développement, la programmation, les expositions, le marketing et la publicité, l'administration, les activités du site, la gestion des collections, les documents juridiques, les productions cinématographiques, Picaroons et autres. 1954–2019. (8,0 m)

RS389 Documents du Service des bibliothèques du Nouveau-Brunswick. Région de bibliothèques du Haut-Saint-Jean; procès-verbaux de la commission régionale et des forums régionaux de 1971 à 2009. (1,2 m)

RS399 Archives de la Direction des questions féminines. Divers rapports y compris : *Home Support Labour in New Brunswick*, 2004; *Dialogue for Changes: Governance Options for Aboriginal Women*, 2003; rapports de 2003 et de 2004 sur la violence familiale en matière de justice pénale au Nouveau-Brunswick; *Le droit à une rémunération égale pour un travail de valeur égale : Un droit fondamental de la personne*, 2003; *A Guide to Gender-Based Analysis of Economic & Community Economic Development in New Brunswick*, 1999; *Bias-Free Communications: Policy & Guidelines*, 2003; *Les vents du pouvoir : trousse d'outils « formation des formateurs » pour l'animation d'ateliers sur l'autoprotection et l'assertivité à l'intention des femmes et des jeunes filles* (s.d.). (1,4 m)

RS617 Ministère du Tourisme : Documents de la Direction des

promotions et de la commercialisation. Cartes touristiques officielles du Nouveau-Brunswick de 2003–2004, 2004–2006, 2006–2007; *Confederation Bridge: Commemorative Edition – A Bridge in the Making 1993–1997*; *Progrès Vers un meilleur avenir : Vers un meilleur avenir : Le Plan de prospérité du Nouveau-Brunswick 2002–2012*. (0,01 m)

RS673 Causes de la circonscription judiciaire de Moncton. 2004–2005. (24,6 m)

RS780 Affaires traitées dans la circonscription judiciaire de Fredericton. 2005. (4,5 m)

RS781 Affaires traitées dans la circonscription judiciaire de Saint John. 2005. (2,8 m)

RS783 Affaires traitées dans la circonscription judiciaire de Moncton. 2005. (3,3 m)

RS784 Affaires traitées dans la circonscription judiciaire de Newcastle. 2005. (1,5 m)

RS788 Affaires traitées dans la circonscription judiciaire de Woodstock. 2005. (0,6 m)

RS872 Documents de la clinique de polio. Comprend divers rapports, des rapports financiers, des règlements administratifs, des règles, des règlements et des politiques ainsi que d'autres documents. 1959–1967. (0,1 m)

RS936 Documents de la circonscription judiciaire d'Edmundston sur les mises en accusation au criminel. 2003–2005. (1,6 m)

RS972 Dossiers de la Commission des droits de la personne du Nouveau-Brunswick. Publication : *Trente-cinq ans et toujours de l'avant! Document de travail et sondage sur les nouvelles orientations en matière de droits de la personne pour le Nouveau-Brunswick*, 2002. (0,01 m)

RS1136 Archives municipales de Shippagan. Registre des procès-verbaux du conseil et documents à l'appui, de 1953 à 2006. (2,0 m)

RS1144 Ministère de l'Éducation postsecondaire, de la Formation et du Travail : rapports annuels. Rapport annuel de 2011. (0,01 m)

DOCUMENTS PRIVÉS

MC4111 Initiative du patrimoine Queer du Nouveau-Brunswick. Les documents comprennent des copies numériques (des CD) des calendriers de BOOM! et d'autres documents connexes ainsi que des documents textuels d'articles avec photos concernant Fierté Fredericton et BOOM!, des cartes et des affiches, de 2009 à 2015.

MC4370 Fonds George McAllister. Essais, discours et transcriptions des émissions radiophoniques de George McAllister, de 1942 à 1945

MC4371 Overseas Women's Club. Documents administratifs de 1971 à 2020. Cette organisation a été formée pour fournir un soutien aux femmes d'ailleurs qui habitaient dans la région de Fredericton.

MC336 Gilbert and Sullivan Society of Fredericton. Affiches et

programmes, dessins et plans pour les décors, textes, directives de mise en scène, de 1977 à 1987.

MC1968 Fredericton Anti Poverty Organization. Dossiers administratifs de 1999 à 2020 ainsi que des événements, des activités et la participation à d'autres groupes sociaux.

MC4382 Fonds George Taylor [Taylor Village]. Photocopie du journal de George Taylor, de Taylor Village, datant de la Première Guerre mondiale ainsi qu'une transcription du journal reliée en spirale.

MC3978 Fonds Probus Club of Fredericton. Dossiers administratifs de PROBUS Fredericton, une section de l'organisation internationale PROBUS pour les membres à la retraite ayant fait carrière dans le milieu des affaires; 2017–2018.

MC503 Fonds de la Fredericton Railway Company. Les dossiers de kilométrage des locomotives comprennent les rapports mensuels ou quotidiens de 1880 et 1881. Comprend les noms et les numéros des locomotives, les noms des conducteurs de locomotive,



Hôtel Duffy's à Boiestown, vers 1900. Un hôtel si bruyant qu'il a inspiré une chanson folklorique bien connue au Nouveau-Brunswick.

(P950-37 Fonds de photographes non identifiés de diapositives de lanternes)

Photo-portrait original format cabinet de l'ancienne esclave, Eliza Taylor, de Saint John, 1870. (P256 Collection de la

Bibliothèque publique de Saint John)

les heures de départ de Fredericton, les heures d'arrivée à Fredericton Junction, le nombre de cartes, le kilométrage des voitures, le kilométrage des locomotives, la quantité de bois en pieds et de pintes de mazout. Comprend les estimations sur les travaux effectués et à effectuer d'août 1868 à décembre 1869 ainsi que les sections de récolte et les quantités des coupes. Cette charge a été achetée par un vendeur en Angleterre.

MC4383 Fonds du Human Development Council. Comprend des éditions de *Around the Block*, un journal communautaire de Saint John qui est publié six fois par année par le Saint John Human Development Council et dont le principal commanditaire est la Ville de Saint John; de 2008 à 2010.

PHOTOGRAPHIES

P256 Collection de la Bibliothèque publique de Saint John – 600 photos (originaux et reproductions) des années 1846 à 1982.

P619 Fonds du studio Dewey – 6 315 photos de la région de Miramichi [1960–2000].

P943 Fonds du studio Saunders – 464 photos de la région de Woodstock de 1964 à 1983.

P944 Fonds du Studio East – 171 photos de la région de Woodstock prises entre 1944 et 2000.

P946 Fonds Myrtle Culberson – Cinq photos des classes de l'école Jacksonville Superior School entre 1940 et 1948.

P947 Fonds Lillian Jennings – Huit photos de sir James et de lady Dunn, [1957–1962].

P948 Fonds (Pam) Mary Kathleen (Losier) Richard – 68 photos prises par le Dr Arthur J. Losier pendant la Première Guerre mondiale.

P949 Collection Terry Lavigne – 491 photos numériques de brevets pharmaceutiques et bouteilles de lait du Nouveau-Brunswick.

P950 Fonds de photographes non identifiés de diapositives de lanternes – 84 diapositives de lanternes et de scènes à Fredericton, Miramichi et ailleurs [1875–1900].

P952 Photos du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick – 32 photos de diplômés mixtes, 1975–2004.

DOCUMENTS AUDIO ET VIDÉO

MC4366 Projet d'histoire de la communauté de Fredericton – Entrevue audio avec Martin Aitken, propriétaire de l'entreprise Aitkens Pewter Ltd.,

MC4375 Fonds The Thomists – Disques vinyles du groupe musical The Thomists formé en 1965 par Harry Rigby et composé d'étudiants de l'Université St. Thomas et de membres de la communauté.

MC4388 Fonds John Thompson – 80 dossiers (cassettes, CD, bobines libres) de John Thompson, musicien de Woodstock, et son groupe. ■